DÉPÔT LÉGAL
Nord
N° 972
1906

6 PAGES 5 CENTIMES

L'Egalité
DE ROUBAIX TOURCOING

Fondé en 1893 — Fondé en 1893

Téléphones { à LILLE N° 1.02 / à ROUBAIX N° 3.28 / à LENS N° 1.02

ABONNEMENTS — 3 Mois / 6 Mois / 1 An
Nord et Départements limitrophes . . . . . 4 fr. 50 — 9 fr. — 18 fr.
Autres départements. . . . . 5 fr. 50 — 11 fr. — 22 fr.
Les abonnements sont reçus sans frais dans tous les bureaux de poste

Le numéro 5 Centimes

PUBLICITE
Les Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du journal et dans toutes les Agence de France et de l'Etranger

Vendredi 1er JUIN 1906

Attentat contre le roi d'Espagne : Explosion d'une bombe à Madrid

LES FAITS DU JOUR

LES MINISTRES, REUNIS EN CONSEIL DE CABINET, SE SONT DE NOUVEAU OCCUPES DE L'EQUILIBRE DU BUDGET DE 1907.— ILS ONT DECIDE DE DEPOSER UN PROJET D'AMNISTIE GENERALE.

LE MARIAGE DU ROI D'ESPAGNE AVEC LA PRINCESSE DE BATTENBERG A ETE SOLENNELLEMENT CELEBRE A MADRID. — AU RETOUR DE L'EGLISE UNE BOMBE A ETE LANCEE SUR LE CORTEGE ROYAL.

LES DIVERS GROUPES DE GAUCHE SE SONT REUNIS A LA CHAMBRE.

L'ASSEMBLEE DES EVEQUES DE FRANCE A TENU DEUX NOUVELLES SEANCES A L'ARCHEVECHE DE PARIS.

LA DOUMA A ADOPTE UNE PROPOSITION TENDANT A L'ABOLITION DE LA PEINE DE MORT.

DEUX ACCIDENTS MORTELS SE SONT PRODUITS A LILLE.

Les Mineurs jaunes

Vivent les Jaunes ! clame la « Croix ». Son Dombray-Schmidt frappé de male mort, roule dans la poussière de l'arène ; qu'importe. Les chiffres du scrutin ont montré le néant des organisations jaunes dans tous les centres miniers où Goniaux et Dombray se sont trouvés face à face. Encore une fois, qu'importe tout cela ;... la bonne commère reprend l'ancienne antienne ; elle n'a pu jusqu'ici leurrer les mineurs, elle veut faire une nouvelle tentative ; elle n'a pu inscrire encore sur son calepin que des noms de boute-feux, gardiens de magasins ou garçons d'écurie, aspirants-porions, porions, ingénieurs en mal de lèche, faux-frères et autres « blanques orelles » ; — qui sait, si quelques gogos ne restent pas de ci, de là, en dehors de ces catégories ? La proxénète susurre ses appels.

Mais où sont donc les 6.000 jaunes présentés dans le bassin d'Anzin par des délégués fantômes, à la commission d'enquête ? Où sont les 6.000 jaunes du bassin de l'Escarpelle dont on fit si bruyant état en période électorale ? Et aussi les mineurs jaunes du Pas-de-Calais, si nombreux qu'on peut à peine les nombrer ? Avant la fin de l'année, nous serons 10.000, annonce le « Travailleur Libre » : miracle inverse de celui de la multiplication des pains et des petits poissons !

La vérité, pour tous ceux qui connaissent nos sections houillères, c'est qu'à la fin de l'année, comme hier, comme aujourd'hui, on ne comptera chez les jaunes que des employés plats-pieds, des chiens-couchants auxquels il faut un collier et les « jambes de bois ». Pourtant oyez quels avantages la « Croix » fait reluire au miroir à alouettes : Voici pour les dévots de St-Joseph, les « jardins ouvriers » que nous signalait du reste, l' « Emancipation » avec une méfiance avisée ; les « maisons ouvrières » élevées par les soins de l' « Abri familial » ; la « Caisse générale de décès », « avec 2.500 francs mis à la disposition de la veuve du premier camarade qu'il plaira à Dieu de rappeler à Lui » ; la « Dot syndicale », qui va assurer 250 francs au jeune homme syndiqué et à la fille de l'adhérent, au moment du mariage : l' « achat en commun » d'un million de kilogrammes de pommes de terre, « l'indispensable tubercule » nous dit la « Croix », qui songe à tous ceux que les salaires de famine privent de viande.

N'est-ce pas vraiment le paradis sur terre ? Et faut-il être aveugle, pour ne pas se ruer derrière la bannière jaune de Dombray-le-châtelain ! Il y a bien les exactions qu'on ne saurait nier, les vols sur les berlines, les rapts sur les salaires, les amendes iniques, et tant et tant d'abus criants : oui ; les Jaunes le reconnaissent ; mais alors ? Eh bien, écoutez : à genoux, mineurs ! « dans leur » attitude « inviolablement pacifique », » l'union fera leur force, pour faire en- » tendre, le cas échéant, les revendica- » tions réclamées par la justice et l'é- » quité. »

Ah ! vraiment, le bon billet qu'auront là les mineurs ! A l'œuvre, à l'œuvre ; souffle la « Croix » ; sus aux rouges, à leurs meneurs, aux mains blanches ! Cafarde ! regardez donc les mains des Dombray ; c'est le pur havane qu'ils fument qui les tache et en jaunit la blancheur. Epoumonnez-vous ; le mineur connaît trop l'alliance du capital avec le goupillon.

Passez votre chemin, la Vieille, vos charmes sont flétris ; cependant écoutez ces voix qui viennent du Pays Noir, de Denain, de Dorignies, de Carvin et de Lens ; avez-vous assisté jamais à un pareil effort d'organisation, à un pareil élan ? A Denain, c'est la proposition d'Haveluy volée à l'unanimité qui scelle à nouveau l'union intime de toutes les sections ; à Dorignies, l'ardente propagande de Goniaux, de Quintin, a cimenté le bloc et fait du Syndicat du Nord, un syndicat modèle ; à Lens, à l'unanimité des quatre-vingt-quinze délégués, les nouveaux statuts qui quadruplent le taux de la cotisation syndicale en vue de la constitution d'une caisse de résistance sont acclamés par le Congrès. Notre vaillant camarade Cordier, après avoir fait triompher, comme Goniaux, comme Bexant, le principe des fortes cotisations qui font les syndicats forts et indissolubles, peut écrire, lui, avec confiance dans le succès certain : « Délégués à l'œuvre ! D'ici quelques mois, il y aura dans chacune des 95 communes du bassin houiller du Pas-de-Calais, une section qui aura sa vie propre, avec un conseil d'administration, une commission de contrôle ; elle administrera sa caisse de propagande et aura des rapports réguliers et suivis avec l'administration centrale du Syndicat et les sections voisines. »

Bravo ! voilà de bonne et saine besogne ouvrière ! Combien naturelle la joie exprimée par Lamendin, le fondateur du Vieux-Syndicat, à la vue de cette vigueur, de cette foi intrépide et féconde, des élèves qu'il a formés, les Evrard, les Beugnet, les Cordier, et des jeunes qui les suivent, dans le sillon qu'il a tracé.

Laissons les mineurs jaunes, desséchés, se jaunir sur leur tige. Vivent les rouges !

G. DESMONS.

LA POLITIQUE

La Représentation Proportionnelle

Avant les dernières élections législatives, il a beaucoup été question de la Représentation proportionnelle, dans les partis extrêmes et moyens.

Notre ami Delory était d'accord avec M. Henri Langlais pour réaliser cet « idéal de justice distributive politique » et M. Motte opinait du bonnet avec M. Ribot.

Nos élections se sont faites cependant avec l'ancien système et les républicains en sont sortis à ce point triomphants qu'il est pour le moins douteux qu'un projet de chambardement du mode de suffrage actuel ait quelque chance d'être accueilli par la nouvelle Chambre.

Ce n'est pas nous qui nous en plaindrons, car si le bloc emmiellé de la représentation proportionnelle ne nous a jamais dit rien qui vaille, — malgré l'arithmétique de Delory, les articles de M. Langlais et les discours de M. Dansette, — les récentes élections belges viennent de nous en éloigner encore davantage, si possible.

Nous n'entrerons pas, ici, dans le détail de ces élections compliquées à plaisir, mais nous constaterons — ce qui est l'évidence — que la représentation proportionnelle « fige » les partis et endigue, si elle ne les refoule pas, les grands courants d'opinion.

Contre ce système déprimant notre confrère et ami Félix Chabrouillaud, rédacteur en chef du « Réveil du Centre », qui a étudié sur place le fonctionnement de la R. P., vient de publier un article très dur, dont on nous permettra de retenir, ici, la conclusion :

« On avait dit, écrit-il, que la R. P. mettait un terme aux « marchandages » entre partis, aux coalitions fâcheuses ; or, nous avons dit déjà que libéraux, socialistes et démocrates chrétiens avaient été amenés dans certaines circonscriptions à faire liste commune. On avait dit aussi que la R. P. empêchait l'émiettement des partis et que seuls, les partis sérieux, représentant une doctrine nettement définie, pourraient dorénavant trouver place dans la lutte ; or, à Bruxelles, il n'y avait pas moins de huit listes en présence : Liste des agriculteurs ; liste catholique ; liste des indépendants ou liste catholique dissidente ; liste des démocrates chrétiens ; liste flamingante ; liste libérale ; liste socialiste et liste des intérêts particuliers. »

Et notre ami termine en disant que « la R. P. n'est vraiment pas un cadeau à faire à un pays libre épris de mouvement et de progrès. »

C'est aussi notre avis personnel et très sincère quoique très humble.

Emile RAYMOND.

LE CONCILE DE PARIS

Les évêques accepteront la loi de Séparation dans la crainte d'être les premières victimes de leur intransigeance

M. J. Ernest-Charles publie dans *Gil Blas*, à propos de l'assemblée des évêques, l'article suivant dont les conclusions sont absolument conformes à celles données, hier, ici, par notre collaborateur Emile Raymond :

L'assemblée pas tout à fait plénière des évêques de France intéresse par son pittoresque. Elle n'émeut guère. Elle n'inquiète nullement.

Ceux qui ont vu le cortège de ces vieillards s'acheminant chez cet autre vieillard auguste et malicieux qu'est le cardinal Richard, ont peine à croire que leurs faibles voix et leurs gustes débiles puissent exciter en France la Révolution.

Il n'en est pas moins vrai que, si les évêques déclaraient inacceptable en France la loi de séparation, ils nous prépareraient une période de troubles assez fâcheuse.

Mais ils ne s'opposeront pas à l'application de la loi.

Ils ne s'y opposeront pas par esprit de conservation personnelle. Ils seraient les premières victimes de leur intransigeance. Ils perdraient bien vite toute autorité morale. En effet, nos évêques seront peut-être des saints aussitôt qu'ils résideront au ciel, mais sur la terre, ils ne sont que des hommes. C'est en hommes qu'ils ont agi pour se faire nommer évêques... Que de démarches le plus grand nombre d'entre eux ont faites naguère auprès des politiciens influents, républicains hardis, anticléricaux fougueux, francs-maçons impavides... Ils ont dû aux ennemis de Dieu l'honneur de servir Dieu en des places agréables. Si, maintenant, ils partaient pour la croisade, on leur consacrerait, avant le départ, des articles documentés et sans bienveillance qui n'augmenteraient point leur prestige de chefs. Bientôt, ils ne seraient plus maîtres de leurs troupes.

Ils ne s'opposeront pas à l'application de la loi, parce qu'ils connaissent la France. Que le pape ignorant des réalités, dominé par un fanatique sauvage comme Vives y Tuto ou par un sectaire inexpérimenté comme Merry del Val espère en la faveur catholique de la fille aînée de l'Eglise, c'est possible. Mais les évêques de France connaissent l'état des esprits et des âmes. Ils savent que le rejet des associations cultuelles, amenant le rejet de toute la loi pourrait susciter quelques troubles momentanés, mais que le résultat définitif serait la diminution de ce qui reste de catholicisme en France.

Parce qu'ils savent cela, ils accepteront les associations cultuelles et la loi, toute la loi. Ils agiront avec une certaine prudence qui sera leur meilleure sauvegarde.

CHRONIQUE

L'achat d'une Conscience

Eléonore-Pamphile Dubus n'était pas, à proprement parler ce que l'on peut appeler « un mauvais citoyen ». Nous n'irions pas jusqu'à prétendre que ses idées politiques étaient exemptes de toute confusion, mais il était avéré par les listes d'émargement, qu'il votait à chaque élection.

Toutefois, comme il gardait sur ses opinions un silence obstiné, personne ne savait au juste quelles étaient ses préférences et les malins de Querqueville, ceux qui se piquent d'être bien renseignés en matière électorale, avaient dû prendre à son égard le parti prudent de le classer « indécis ».

Cette étiquette vague avait pour Pamphile un immense avantage : elle le tenait en dehors des deux clans qui se disputaient la suprématie dans le bourg et lui valait, de la part de chacun d'eux, des avances continuelles, qui se traduisaient ordinairement par l'offre de nombreuses « tournées ».

Quand ces attentions venaient du parti conservateur — tenanciers, fournisseurs ou domestiques du château — Dubus se laissait catéchiser avec béatitude, se bornant, lorsqu'on le pressait un peu trop, à hocher la tête et à répondre :

— P't'être' ben !

Avec les « avancés », il n'était pas plus expansif, mais variait la formule. A l'énoncé de leurs théories, il appuyait l'index contre sa joue, prenait un air rêveur et disait :

— Faudrait vouèr !

Vainement on le poussait : il demeurait impénétrable et continuait d'avaler toutes les consommatians qu'on lui payait, sans jamais proférer une parole compromettante.

Or, il advint que le canton de Querqueville perdit son conseiller général. C'était un gros gentilhomme-fermier qui détenait le mandat depuis plus de vingt ans, après l'avoir hérité de son père. Conservateur, cela va sans dire, il possédait une situation électorale tellement forte qu'aucun parti n'avait jamais tenté de lui opposer un concurrent. Il avait laissé un fils que le mandat ne fût probablement pas sorti de la famille ; mais il n'avait que des filles, et il fallait bien trouver un autre candidat.

Le parti qu'il représentait choisit un riche éleveur, Maurice Deschevaux, quelque peu « horsain » par ce fait qu'il habitait Paris au moins six mois l'an. Cette circonstance parut favorable aux républicains de la région qui pensèrent enfin pouvoir lutter à armes égales, et désignèrent pour porter leur drapeau, le docteur Challongé, un vénérable médecin jouissant de l'estime et de la sympathie générales pour son inépuisable bienfaisance et la franchise de son caractère.

Voilà donc tout Querqueville en rumeur et des conciliabules sans fin s'ouvrant sur les qualités respectives des candidats. Naturellement le château et ses caudataires tenaient pour Maurice Deschevaux, tandis que les « petites gens » ne dissimulaient pas leurs sentiments favorables à la cause de son adversaire. De part et d'autre, on se mit à travailler les électeurs qui ne se prononçaient pas encore et, parmi ceux-ci, l'indécis Pamphile Dubus.

Le premier assaut lui vint du château. Le bourrelier, qui travaillait « à cœur d'année » pour les châtelains et leurs principaux fermiers fut chargé de le sonder.

Pamphile se montra aussi réservé que d'ordinaire, même après l'absorption de nombreuses « bolées » de café copieusement additionné d'eau-de-vie de cidre. A la fin, le négociateur, exaspéré, perdit patience et s'écria :

— Mais qui qu' t'as dans l' ventre ? sacré bougre !

Ce à quoi Pamphile répliqua froidement :

— J' crais ben que j'y ai des boyaux, comme tout l' monde !

— Blague tant qu' tu voudras : n'empêche que j' te soupçonne ed' point être aveuc nous.

— Por qui qué j' s'rais contre ?

Le bourrelier se gratta la tête :

— Ch'est vrai que j' vois point trop la raison !

— J'ai t'y jamais dit ren d' mal ed' ces messieurs du château ? J'ai pas à m' plaindre d'eux que j' suppose ?

— Non ! ni personne n' tout ichite. Mais enfin, t'as t' n'idée tout d' même ?

— Bé sûr ! On a tout un chacun s' n' idée !

— Alors, dis-là !

— Porquoi que j' te la dirais, à té plutôt qu'un autre. Cha s' garde en dedans d' soi, ces affaires-là.

— Alors, no' n' saura donc jamais comment qu' tu votes ?

— Qué b'soin qu' t'as de l' savouèr ? J' m'occupe-t-y de c' tu fais ? J' vas-t-y vouèr si tu mets assez d' bourre dans tes colliers, si ton cuir est d' bonne ou d' mauvaise qualité ? Non o' pas ! Alors quitte-mé voter à ma guise.

— Mais, sacré têtu, si t'étais franchement d'aveuc nous, t'en érais l' bénéfice !

Pamphile eut un fin sourire. Il songeait aux innombrables tournées que lui valait son attitude expectante et calculait mentalement que le « bénéfice » auquel son interlocuteur faisait allusion n'équivaudrait jamais au continuel profit qu'il tirait de sa qualité d' « indécis ». Cette considération la détermina à redoubler de prudence et le conduisit à répondre :

— J' votons point par intérêt ; ch'est ma conscience qui m' dit cha qu' j'ai à faire !

— T'es pus têtu qu'eun' bourrique ! déclara le bellier.

A quelques jours de là, Pamphile s'attablait parmi les chefs du parti « avancé » qui lui avaient fait la politesse de l'inviter à trinquer en leur compagnie.

La conversation fut bientôt sur le chapitre des élections, et le charron du village, gaillard déterminé, qui ne s'amusait point aux bagatelles de la porte, interrogea carrément l'indécis.

— Qui qu' tu fras, té, Pamphile ?

— J' voterai, répondit Dubuc en prenant son air le plus résolu.

— Pardine no' l' sait ben, qu' tu voteras : tu votes terjou ! Mais pour qui que tu voteras ?

— J' voterai à m' n'idée !

— D' queu bord qu'alle' est, t' n' idée ? All' est-y d' gauche ou d' droite ? All' est-y nouère ou blanche ? V'la c' qu'y faudrait savouèr.

— Qui qu'o z'avez b'soin d' la connaître ?

— J'en ons b'soin pa'c'que j' voulons point être roulés. Faut connaître ses amis, un' bonne fois !

Pamphile hésita :

— J'on ren à dire contre Monsieur Challongé, fit-il. Ch'est un brave homme.

— Y donneras-tu ta voix ?

Ainsi mis au pied du mur, « l'indécis » recourut à sa formule habituelle et répliqua :

— Faudrait vouèr !

On sut bientôt dans tout Querqueville que Pamphile Dubuc, fidèle à ses habitudes, n'avait pris parti ni pour Maurice Deschevaux ni pour le docteur Challonge. Les partisans du premier en délibérèrent et conclurent que « l'indécis » était un finaud qui voulait se faire acheter très cher.

Ils signalèrent le cas à leur candidat qui donna carte blanche au bourrelier pour obtenir cette voix non classée.

Le bourrelier fit des offres catégoriques, d'abord repoussées avec indignation : puis, comme elles devenaient de plus en plus séduisantes Pamphile se mit à donner des signes d'une attention plus bienveillante. Finalement, au bout de quelques jours, il était convenu que, moyennant le don d'un porc maigre et de vingt francs en espèces, « l'indécis » sortirait de son indécision en faveur de Maurice Deschevaux. Il stipula, toutefois, que le louis et le porc lui seraient remis la veille du scrutin, dans le plus grand secret, après le coucher du soleil.

Au jour convenu, Pamphile se rendit à l'endroit qu'il avait désigné lui-même, reçut le porc et les vingt francs, et s'en revint à son logis. Après avoir installé son cochon sur de la litière fraîche, il se rendit au cabaret où l'élection du conseiller général était le thème de toutes les conversations.

Du plus loin qu'il l'aperçut, le charron lui cria :

— Eh bé ! Pamphile, es-tu décidé ?

— Vo l' verrez d'main, répondit « l'indécis ».

— Porqui qu' tu fais terjou l' cachottier ? No' z'est d'un parti ou d'un autre sans qu' no' soye pires amis pour cha. C' qu'on en dit, ch'est seur'ment histouère ed' compter les voix.

— J' va promets que, d'main vo' pourrez compter la mienne.

— Mais d' queu côté, core ?

— Vo' l' verrez ben !

— Tu no' la bailles belle. Va-t'en qu'ri dans la boîte d'ouiouqu' les bulletins sont venus !

— Vo' verrez, que j' vo' dis.

Le lendemain, les électeurs de Querqueville se rendaient à l'unique bureau de vote, que présidait le maire. Les bulletins au nom de Maurice Deschevaux étaient distribués par le bedeau ; le charron s'était chargé de distribuer ceux du docteur Challonge.

Prudents, les villageois prenaient généralement un bulletin de chaque candidat, sous l'œil inquiet des représentants avérés des deux partis adverses. Quand vint le tour de Pamphile, ils eurent la stupeur de voir « l'indécis » se diriger ouvertement vers le charron en paraissant ignorer le bedeau.

Le bourrelier, qui le surveillait, crut devoir intervenir et, le tirant par la manche de la « plaude » lui murmura quelques mots à l'oreille.

Mais Dubuc, se dégageant d'un geste plein de grandeur, dit à haute voix :

— Apprends que j'ai terjours voté selon ma conscience, et que je ne changerai point.

Et, prenant un bulletin au nom du candidat républicain, il alla gravement le déposer dans l'urne.

Ernest MOREL.

ÉCHOS ET NOUVELLES

BAROMETRE VIVANT

Enfermez une sangsue dans un très grand vase de verre que vous remplissez d'eau et dont vous recouvrez la partie supérieure d'une toile suffisamment légère pour que l'air puisse passer.

Voici comment il faudra interpréter les indications fournies par ce baromètre vivant :

Si la sangsue se tient enroulée au fond du vase, c'est signe de beau temps ; si elle rampe contre la paroi du vase et se maintient au-dessus du niveau du liquide, la pluie n'est pas loin.

La prisonnière n'a pas un instant de repos, elle se déplace sans cesse à travers le liquide avec une extrême rapidité : c'est un symptôme certain que le vent va souffler avec violence.

Un jour ou deux avant qu'un orage doive éclater, la sangsue se tient constamment hors de l'eau et a des mouvements convulsifs.

CHIENS CHAUFFEURS

A l'Exposition canine de Paris, on remarque plusieurs chiens chauffeurs, entendez des chiens plus spécialement préposés à la garde des automobiles.

Il paraît que le caniche est un chauffeur excellent. Il endosse avec joie le cache-poussière ou la peau de bique et ne s'étonne point quand on lui inflige les lunettes indispensables.

Le caniche est malin ; en ce temps où il y a tant de chiens écrasés, il doit se dire qu'il vaut mieux être sur l'automobile que dessous.

COINCIDENCE

Un journal anglais raconte une bien extraordinaire histoire.

En février dernier, à Gillingham, un vieillard s'ouvrit la gorge avec un rasoir. Une femme enceinte avait vu le drame. Elle vient d'accoucher d'un enfant mort qui porte à la gorge la marque d'un instrument tranchant.

Ce phénomène est dû, suivant le médecin, à la vive impression ressentie par la mère.

Mais ce n'est, bien entendu, qu'une hypothèse.

Le Mariage du roi d'Espagne

La cérémonie officielle à Madrid. — Le cortège royal se déroule dans les rues magnifiquement décorées, au milieu d'une foule nombreuse. — Au retour de l'église, une bombe a été lancée d'un balcon sur le cortège. — Le roi et la reine n'ont pas été atteints, mais il y a plusieurs morts et blessés. — De nombreuses arrestations ont été opérées.

Madrid, 31 mai.— C'est aujourd'hui qu'a été célébré solennellement le mariage du roi d'Espagne avec la princesse Ena de Battenberg, nièce du roi d'Angleterre.

La matinée est superbe, à Madrid. Le soleil brille dans un ciel d'un bleu intense, et, dès ce matin, la chaleur est très forte. L'animation est considérable dans toutes les rues que doit suivre le cortège, et qui sont enguirlandées de fleurs en celluloïd et ornées de motifs lumineux de toutes couleurs, d'oriflammes et de drapeaux. C'est un étrange et curieux grouillement, où les soies et les dentelles de la bourgeoisie cossue se mêlent en démocratiques frôlements à la grosse bure de la villageoise ou à la percale de la petite ouvrière.

Les troupes vont prendre position pour faire la haie le long du chemin que suivra le cortège. Les musiques jouent. Des voitures de maître passent à toute allure. Des estafettes qui se rendent au palais, ou en reviennent traversent au galop la Puerta del Sol.

L'heure approche où le canon annoncera que le roi sort du Palais dans son carrosse de gala pour aller vers l'historique église San-Geronimo placer sur le front de celle que jusqu'à présent le peuple anglais appelait avec une affectueuse familiarité la princesse Ena, la couronne d'Espagne.

L'arrivée de la princesse Ena

Madrid, 31 mai, midi. — La princesse Ena venant du château du Prado, est arrivée à Madrid ce matin à huit heures un quart. Elle était accompagnée par sa mère et par les dames de sa suite et escortée par les grands d'Espagne.

Le cortège, après avoir longé le côté nord des jardins du Palais-Royal, s'est arrêté devant le ministère de la marine. Lorsqu'elle eût pénétré dans l'édifice, la princesse fût reçue par la reine-mère d'Espagne. On conduisit la fiancée aux appartements qui avaient été préparés pour elle et où, pour la première fois, les dames d'honneur de la cour d'Espagne prirent leur service auprès d'elle. Ce fut la première dame d'honneur, la duchesse de Fernan Nunez, qui l'aida à revêtir sa toilette de mariée.

Sur tout le parcours qu'elle a suivi la jeune fiancée a été l'objet d'enthousiastes ovations.

Le cortège royal

Le cortège du roi a quitté le palais royal à neuf heures et demie.

Il était ainsi composé :

1. Landau avec les hérauts d'armes ;
2. Berline de demi-gala : le comte de San Roman avec le grand d'Espagne de service.
3. Berline de demi-gala : la duchesse de San Carlos et le général Pacheco.
4. Le duc de Sotomayor et le marquis de la Mina.
5. L'infant don Alphonse d'Orléans et les princes Rénier et Philippe de Bourbon.
6. Les infantes dona Paz et dona Eulalie.
7. Les infantes dona Marie-Thérèse, dona Isabelle, l'infant don Ferdinand de Bavière et le prince Janvier de Bourbon.
8. La princesse Frédérique de Hanovre, le prince et la princesse de Teck et le prince Henri de Prusse.
9. La duchesse de Saxe-Cobourg et la princesse Béatrice de Saxe ;
10. Le prince de Suède, les princes de Bavière et le prince de Monaco et cinq autres voitures pour les autres personnages princiers.

Le cortège de la princesse s'est mis en marche à dix heures quarante ; il était composé de la façon suivante :

1. La duchesse de la Conquista, Miss Cochrane, lady William Cecil et le grand d'Espagne de service auprès de la Reine Christine.
2. Les princes Léopold et Maurice de Battenberg et lord William Cecil.
3. La princesse Marie de Battenberg, le prince Victor son fils, et le prince Alexandre de Battenberg.
4. Les princesses Ena et Béatrice de Battenberg et la reine Marie-Christine.

Sur tout le parcours suivi par le cortège royal une foule énorme acclame le roi.

Les anciens carrosses, traînés par de magnifiques chevaux richement harnachés, provoquaient sur leur passage l'admiration bruyante du peuple.

Les deux cortèges s'étant réunis, la marche a été reprise au milieu des vivats et des acclamations.

A l'église

Sur un dais porté par les officiers, le roi fit son entrée le premier à l'église San Geromino, accompagné par le prince des Asturies et son fils.

Il alla s'asseoir sous un autre dais à droite du chœur.

Dans la nef, sur des fauteuils, étaient les cinquante-deux princes et princesses de familles régnantes venues au mariage.

Dans le transept les dames de la cour venues en grandes robes à traîne. C'est un éclat partout incomparable d'uniformes pour les hommes, de diamants et de dentelles pour les femmes.

Mais la reine-mère et la fiancée se font attendre une demi-heure encore après l'arrivée du roi.

Celui-ci montre des signes d'impatience et d'inquiétude, il envoie des chambellans aux nouvelles. Enfin la seconde partie du cortège avec la princesse et la reine Maria Cristina arrive.

Reçue par le clergé à la porte, la princesse cause vivement, jusque dans l'église avec la reine-mère et fait des révérences, avant d'atteindre le chœur, aux princesses de la famille.

Puis le fiancé et la fiancée vont s'agenouiller dans le chœur, se relèvent, et le roi va s'agenouiller une seconde fois, mais devant sa mère, à laquelle il baise la main, signifiant qu'il demande son consentement au mariage ; sa fiancée l'imite aussitôt.

L'intérieur de l'église a été orné de tentures de velours rouge et de damas brochés d'or avec la couronne royale d'Espagne. Des bannières rouges aux armes espagnoles étaient suspendues aux piliers. L'église étincelait à la clarté des milliers de lampes s'irradiant dans les splendides lustres de cristal disposé dans la nef.

Quant à l'autel, ce n'est qu'un amas de fleurs parmi lesquelles prédominent les roses et les œillets.

En face de l'autel des fauteuils ont été placés pour les membres des familles royales anglaise et espagnole. Derrière eux, occupant la nef, se trouvent d'un côté, les sièges assignés aux ministres d'Etat, aux membres du corps diplomatique, aux commandants de corps d'armée et aux amiraux ; de l'autre, les places réservées aux membres des ambassades spéciales des puissances européennes, des Etats-Unis, du Maroc et de l'Amérique du Sud. En arrière des personnages officiels, les dames de la cour et les Grands d'Espagne, et enfin les membres des Cortès.

Dans les bas côtés de l'église, l'espace libre est occupé, bien avant l'heure fixée pour la cérémonie, par les invités de moindre importance, hauts fonctionnaires civils, membres notables de la société madrilène, généraux et officiers supérieurs de l'armée et de la marine, etc...

A droite de l'autel, est érigé le dais royal, couvert de velours rouge brodé d'or, sous lequel deux fauteuils dorés, recouverts de coussins de soie blanche ont été disposés pour le roi et sa fiancée.

Quatre chevaliers d'armes, revêtus de longs manteaux rouges brodés d'or, occupent les quatre angles du dais, sous lequel prennent place les époux royaux.

La princesse Ena, qui paraissait très émue, était infiniment gracieuse dans sa robe de satin blanc duchesse, le corsage garni de dentelles blanches d'Alençon et brodé de guirlandes de roses d'argent et de fleurs d'oranger avec entrelacs de fleurs de lys. Du haut des manches tombaient des garnitures brodées de fleurs d'oranger en argent venant se rattacher aux coudes. Des épaules s'attachait un manteau de Cour de satin blanc, avec les mêmes garnitures et les mêmes broderies que la robe, dont la longue traîne était brodée d'une garniture de fleurs de lys en argent.

La reine-mère était à la tête d'un cortège de jeunes filles appartenant aux familles des Grands d'Espagne et remplissant les fonctions de demoiselles d'honneur. Ces jeunes filles portaient des robes blanches et avaient épinglées à leur corsage, des broches ornées de diamants et d'émeraudes reproduisant les initiales de la fiancée : V. E. surmontées par une couronne de diamants. Ces bijoux leur avaient été offerts par le roi Alphonse.

L'assistance féminine dans l'église était d'ailleurs des plus brillantes. Les dames étaient en robes décolletées et sans chapeau. Les couleurs blanche et noire prédominaient et beaucoup de robes étaient de forme princesse sans longue traîne. C'était dans cette assistance féminine une profusion de bijoux, pouvant rivaliser avec ceux portés par les membres de la famille royale.

La sortie de l'église

Après le mariage à l'église et la bénédiction donnée par le cardinal Sanche, le cortège se forme pour se rendre au palais.

Ce cortège est composé des voitures de miss Cochrane et de lord et lady Cecil ; de la camarera mayor de la reine Christine et du comte de San Roman ; de la duchesse de San Carlos et du mayordomo major de la reine Victoria ; du duc de Sotomayor, du marquis de la Mina et du général Pacheco ; puis viennent les quatorze voitures des autres personnages princiers.

Ensuite le carrosse du Roi et de la Reine, puis un aide de camp à cheval, 8 palefreniers à cheval, 1 timbalier à cheval, 4 trompettes à cheval, 4 massiers à cheval, 4 chevaux vaux harnachés à l'orientale, 8 chevaux caparaçonnés, 16 chevaux montés par des cavaliers portant les différents uniformes militaires espagnols et étrangers que peut revêtir le roi, 1 premier picador, 1 second picador, 2 aides picadors, 4 dompteurs, 4 élèves.

Les 22 voitures de gala des grands d'Espagne figurent dans le cortège après les hérauts d'armes dans l'ordre alphabétique des titres nobiliaires.

Foule Immense

Sur le trajet suivi par le cortège royal, entre l'église et le palais, les rues sont pavoisées de nombreux étendards, d'oriflammes, de guirlandes et de fleurs. Le rouge et le jaune safran des drapeaux espagnols se mêlent aux riantes couleurs des pavillons britanniques.

Les façades des monuments publics et des habitations particulières sont décorés de riches tentures aux broderies multicolores.

Aux balcons, aux fenêtres, sur les toits, sur les terrasses, on aperçoit partout des visages qui se penchent impatients de voir passer le cortège.

De toute l'Espagne les curieux sont venus, et la capitale présente l'aspect le plus varié et le plus pittoresque.

Une foule bruyante se presse tout le long du parcours. Le soleil embrase l'atmosphère et les ombrelles émergent partout au-dessus des têtes.

La foule augmente de plus en plus à mes